

## DE LA NATURE DES CHOSES

### Tableau de la vie humaine en ses rudes commencements

Lorsque l'homme apparut sur le sein de la terre,  
Il était rude encor, rude comme sa mère ;  
De plus solides os soutenaient son grand corps,  
Et des muscles puissants en tendaient les ressorts.  
Peu de chocs entamaient sa vigoureuse écorce ;  
Le chaud, le froid, la faim, rien n'abattait sa force.  
Des milliers de soleils l'ont vu, nu sous le ciel,  
Errer à la façon des bêtes. Nul mortel  
Ne connaissait le fer ; nul, de ses bras robustes,  
Ne traçait des sillons et ne plantait d'arbustes.  
Point de socs recourbés, alors ; point de ces faux  
Qui des grands arbres vont trancher les vieux rameaux.  
Les bienfaits de la terre et des cieus, les largesses  
Du soleil, c'étaient là nos uniques richesses.  
Satisfaits de ces dons spontanés, nos aïeux  
Sous les chênes des bois paissaient insoucieux ;  
Ou bien sous l'arbusier leur mains cueillait ces baies  
Que les hivers encore empourprent dans nos haies.  
Dans ces temps reculés, le sol plus généreux  
Leur prodiguait des fruits plus gros et plus nombreux ;  
Et, large table offerte à la naissante vie,  
La Nature épandait sa nouveauté fleurie,

— Invités par la rive, ils buvaient aux ruisseaux ;  
Ainsi, tombant des monts, la fraîche voix des eaux  
Appelle encore au loin les bêtes altérées.  
Vers la nuit, ils gagnaient les demeures sacrées  
Des nymphes, d'où les flots des sources, épanchés  
En nappes sur le flanc des humides rochers,  
De chute en chute allaient au sein des mousses vertes  
Jaillir et bouillonner dans les plaines ouvertes.  
Les usages du feu leur étaient inconnus.  
Ne sachant même pas faire à leurs membres nus  
Un grossier vêtement des dépouilles des bêtes,  
Aux cavités des monts se cherchant des retraites,  
Tapis sous les forêts, de broussailles courverts,  
Ils évitaient la pluie et l'injure des airs.  
Point de rapports amis, point d'action commune,  
Ravisseur du butin livré par la fortune,  
Chacun se conservait, chacun vivait pour soi.  
La faim était leur guide et la force leur loi.  
Le mutuel désir de Vénus animale  
Ou la brutalité furieuse du mâle  
Accouplait les amants sous les rameaux des bois.  
Parfois l'offre d'un fruit, quelque poire de choix,  
Des glands mêmes, payaient les faveurs amoureuses.

Leurs pieds étaient légers et leurs mains vigoureuses ;  
Et les pierres de loin, les lourds bâtons de près  
Abattaient sous leurs coups les monstres des forêts.  
Vainqueurs souvent, parfois fuyant devant leurs proies,  
Pareils aux sangliers vêtus de rudes soies,  
Où les prenait la nuit, ils livraient au repos  
Leurs corps enveloppés d'herbes et de rameaux,  
Et, dans la morne paix d'un sommeil taciturne,  
Sans troubler de leurs cris l'obscurité nocturne,  
Sans chercher le soleil perdu, silencieux,  
Nus sur la terre nue, attendaient que les cieus  
Au rayonnant flambeau rouvrirent la carrière.  
Sûrs de voir avec l'ombre alterner la lumière,  
Ils ne s'étonnaient pas de la fuite du jour ;  
Et, dès l'enfance instruits de son son constant retour,  
Ils ne redoutaient pas qu'une nuit éternelle  
Dérobât pour jamais la lampe universelle.  
Bien plutôt craignaient-ils les funestes réveils  
Dont l'embûche des nuits menaçait leurs sommeils  
Souvent le brusque assaut du sanglier, l'approche  
Du lion les chassaient de leurs abris de roche,  
Et, dans l'ombre, effarés, ils s'échappaient, laissant  
Leurs couches de feuillage à ces hôtes de sang.

— Ne crois pas que la mort en sa rigueur première  
Fermât beaucoup plus d'yeux à la douce lumière.  
Certes, plus d'un, surpris et, lambeau par lambeau,  
Tout vif enseveli dans un vivant tombeau,  
Pantelante pâture offerte aux représailles,  
Voyant la dent vorace entamer ses entrailles,  
Remplissait les forêts de cris désespérés.  
Ceux que sauvait la fuite, à moitié dévorés,  
De leurs tremblantes mains couvraient leurs noirs ulcères  
Et suppliaient la mort de finir leurs misères,  
Sans secours, et laissant les vers cruels tarir  
Leur vie avec le mal qu'ils ne savaient guérir.  
Mais on ne voyait pas, comme au siècle où nous sommes,  
La guerre en un seul jour faucher des milliers d'hommes,  
Ni contre les écueils les colères des flots  
Ecraser le navire avec les matelots.  
C'est en vain que la mer, sans objet irritée,  
Déposait par instant sa menace avortée ;  
Le sourire menteur de ses apaisements  
N'attirait pas de proie en ses pièges donnants ;

L'art naval, art mauvais, restait dans l'ombre encore.  
On mourait de besoin ; nous mourons de pléthore.  
On prenait le poison par mégarde ; aujourd'hui  
L'on ne sait que trop bien l'appréter pour autrui.

LUCRÈCE (*De rerum natura*).  
traduction par André Lefèvre (1).

de m'accroupir derrière le chêne qu'à vingt pas de moi, sur la route, une grande ombre s'était dressée, subitement immobile, comme une statue équestre de bronze. Et cette ombre, qui s'enleva presque entière, énorme, sur la lumière du ciel oriental, était terrible ! L'homme n'apparut surhumain, agrandi dans la

joies bénies lui revenaient, et, avec cette puissance de vision qu'ont les exilés, il embrassait, d'un seul regard découragé, tout ce par quoi, jusqu'ici, il avait été heureux... Et le soleil se leva, élargissant encore la plaine, reculant, encore plus loin, le lointain horizon... C'est l'homme, j'avais pitié de lui, et je l'aimais ; oui, je vous le jure, je l'aimais !... Alors, comment cela s'est-il fait ?... Une détonation éclata, et dans le même temps que j'avais entrevu à travers un rond de fumée une botte en l'air, le pan tordu d'une capote, une crinière folle qui volait sur la route... puis rien, j'avais entendu, le heurt d'un sabre, la chute lourde d'un corps, le bruit furieux d'un galop... puis rien... Mon arme était chaude et de la fumée s'en échappait... je la laissai tomber à terre... Étais-je le jouet d'une hallucination ?... Mais non !... De la grande ombre qui se dressait au milieu de la route, comme une statue équestre de bronze, il ne restait plus rien qu'un petit cadavre, tout noir, couché, la face contre le sol, les bras en croix... Je me rappelai le pauvre chat que mon père avait tué, alors que de ses yeux charmés, il suivait dans l'espace, le vol d'un papillon... moi, stupidement, inconsciemment, j'avais tué un homme, un homme que j'aimais, un homme en qui mon âme venait de se confondre, un homme qui, dans l'éblouissement du soleil levant, suivait les rêves les plus purs de sa vie !... Je l'avais peut-être tué à l'instant précis où cet homme se disait : « Et quand je reviendrai là-bas... » Comment ? pourquoi ?... Puisque je l'aimais, puisque, si des soldats l'avaient menacé, je l'eusse défendu, lui, lui, que j'avais assassiné ! En deux bonds, je fus près de l'homme... je l'appelai ; il ne bougea pas..... Ma balle lui avait traversé le cou, au-dessous de l'oreille, et le sang coulait d'une veine rompue avec un bruit de glou-glou, s'étalait en mare rouge, poissait déjà à sa barbe... De mes mains tremblantes, je le soulevai légèrement, et la tête oscilla, retomba inerte et pesante.... Je lui tâtai la poitrine, à la place du cœur : le cœur ne battait plus... Alors, je le soulevai davantage, maintenant sa tête sur mes genoux et, tout à coup, je vis ses deux yeux, ses deux yeux clairs, qui me regardaient tristement, sans une haine, sans un reproche, ses deux yeux qui semblaient vivants !... Je crus que j'allais défaillir, mais rassemblant mes forces dans un suprême effort, j'étreignis le cadavre du Prussien, le plantai tout droit contre moi, et, collant mes lèvres sur ce visage sanglant, d'où pendaient de longues baves pourprées, éperdument, je l'embrassai !...

A partir de ce moment, je ne me souviens pas bien.... Je revois de la fumée, des plaines couvertes de neige, et de ruines qui brûlaient sans cesse ; toujours des fuites mornes, des marches hallucinantes, la nuit ; des housculades, au fond des chemins creux, encombrés par les fourgons des munitionnaires, où des dragons, la latte en l'air, poussaient sur nous leurs chevaux, et cherchaient à se frayer un chemin, à travers les voitures ; je revois des carrioles funèbres pleines de cadavres de jeunes hommes que nous enfouissions au petit jour dans la terre gelée, en nous disant que ce serait notre tour le lendemain ; je revois, près des affûts de canon, émiettés pas les obus, de grandes carcasses de chevaux, raidies, défoncées, sur lesquelles le soir nous nous acharnions, dont nous emportions jusque sous nos tentes, des quartiers saignants, que nous dévorions en grognant, en montrant les crocs, comme des loups !... Et je revois le chirurgien, les manches de sa tunique retroussées, la pipe aux dents, désarticuler, sur une table, dans une ferme, à la lueur fumeuse d'un oribus, le pied d'un petit soldat, encore chaussé de ses godillots !...